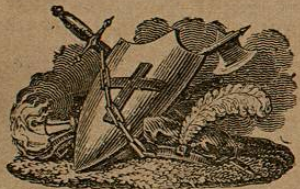


temps barbares aurait punies comme un crime. Il n'a jamais eu aucun point de contact avec les sectes maçonniques; il n'a ni symboles, ni épreuves bizarres, ni banquets. Sa religion est celle dont l'apôtre Jean reçut la révélation du Christ, et qu'il établit dans l'Orient, où les Templiers l'adoptèrent, et dont leurs successeurs conservent la tradition. L'ordre du Temple a eu ses martyrs, il aura enfin ses apôtres.

Vous savez maintenant que ces hommes qui, le 15 mars de chaque année, font un pèlerinage à l'Île-aux-Juifs, sont des chevaliers du Temple. Ils viennent dans ce lieu honorer la mémoire de Jacques de Molay et de Guy, le dauphin d'Auvergne, son frère et son compagnon de martyre.

A. BARGINET (de Grenoble.)



## LES CHEVAUX DE POSTE.



Il est doux de pouvoir, aux moindres aventures,  
Dire à ses gens : Allons, préparez les voitures,  
Remplissez les caissons, les vaches et les veaux;  
Chargez mes pistolets, commandez les chevaux;  
De partir au galop sans que rien vous retarde,  
De traverser les flots du peuple qui regarde,

De tracer dans la rue un lumineux sillon,  
 D'ouïr claquer le fouet de chaque postillon,  
 Et de voir, dans la glace où le soleil éclate,  
 Sauter les cent boutons de la basque écarlate.

Il est doux d'ébranler les vitres des maisons,  
 D'attirer tout le monde au bruit que nous faisons,  
 Les paisibles marchands qui, tristes sur leur porte,  
 Disent : Voilà de l'or qu'un riche nous emporte;  
 D'entendre les laquais, sur leurs sièges glissants,  
 D'une insolente voix crier gare aux passants.

Il est bien doux, fuyant l'étiquette servile,  
 De rompre les anneaux des chaînes de la ville;  
 Hommes du monde, oh ! oui, tout cela c'est bien doux,  
 Je le dirai cent fois, c'est charmant ; mais pour vous.

Votre cœur, ou du moins l'instinct qui le remplace,  
 Veut sans cesse et toujours que vous changiez de place.  
 Vous savez tous combien, de désir en désir,

Il vous faut de tourments pour former un plaisir;  
 Et vous ne savez pas ce que, pour être heureuse,  
 Il suffit à mon âme aimante et paresseuse.

Je les possède aussi ces biens que je vous vois,  
 Et mes chevaux anglais s'élancent à ma voix,  
 Et je puis à mon gré, sur la foule grossière,  
 Répandre comme vous l'éclat et la poussière;  
 Emporté hors des murs sur mon rapide essieu,  
 Envelopper Paris dans un cercle de feu;  
 Des purs cachots du Temple arriver d'une haleine  
 Au marbre expiateur de sainte Magdeleine;  
 A la masse immobile imprimant mon essor,  
 Voir voler les frontons, les toits, les flèches d'or,  
 Notre-Dame aux deux tours, aux ogives gothiques,  
 Des fantômes d'Hugo peuplant ses noirs portiques;  
 Le vieux Louvre pleurant ses rois deux fois exclus;  
 La colonne de bronze où l'empereur n'est plus;  
 Les croix des combattants que leur victoire opprime,  
 Morts pour la liberté, rêve fou, mais sublime;  
 L'arc géant de la gloire offert dans nos grands jours  
 A notre grande armée, et qui monte toujours;

Au bout de l'horizon, sous le ciel diaphane,  
 Le saint dôme, aujourd'hui le Panthéon profane,  
 Regrettant, pavoisé de ses triples couleurs,  
 La Vierge qui portait la houlette de fleurs,  
 Un long voile de lin, une blanche couronne,  
 Et que la France heureuse appelait sa patronne.

Si je trouve en marchant un ennui sous mes pas,  
 Si le drame du jour ne m'intéresse pas,  
 Je puis aller chercher, selon ma fantaisie,  
 Une armure à Grenade, une rose en Asie,  
 Une fourrure noire aux neiges d'Astracan,  
 Une maîtresse à Naples, un marbre au Vatican;

Ou, fuyant les hasards d'une orageuse scène,  
 Je puis près de Neuilly, sur les bords de la Seine,  
 Dans mes propres états, voir, sans regard jaloux,  
 Du seuil de mon château le palais de Saint-Cloud,  
 Et prolonger, le soir, aux clartés des bougies,  
 Les chants harmonieux et les douces orgies.

Mais je veux moins de soins, moins de luxe et de bruit,  
 Et plus d'indépendance, un modeste réduit,  
 Une femme timide, un astre solitaire,  
 Un espoir dans le ciel, un amour sur la terre.

Je veux que d'autres yeux, comprenant mes douleurs,  
 Pleurent lorsque mes yeux se remplissent de pleurs;  
 Lorsqu'à force d'amour ma voix est oppressée,  
 Je veux qu'une autre voix exprime ma pensée,  
 Sentir un cœur brûlant battre à l'égal du mien,  
 Qu'une femme confonde et mon sort et le sien,  
 Et forme avec mon être une alliance telle  
 Que je doute toujours si c'est moi, si c'est elle;  
 Effleurer d'un baiser son voile et ses cheveux,  
 Presser avec ma main son jeune front; je veux,  
 Comme un cygne le soir sous ses roseaux s'abrite,  
 Me cacher tout près d'elle au séjour qu'elle habite,  
 Et dans cet air chargé d'amour et de langueur,  
 Des plus pénibles jours oublier la longueur.

Si jamais du repos mon âme était lassée,

Et brisait les doux nœuds dont elle est enlacée,  
 Si pour d'autres climats et des projets nouveaux,  
 Je disais à mes gens : « Commandez les chevaux; »  
 Que tout me soit malheur; que sur la terre entière  
 Chaque maison pour moi soit inhospitalière;  
 Que je ne trouve plus partout que des refus,  
 Nulle part un ami; loin des lieux où je fus,  
 Que le sort soit toujours contraire à mon envie;  
 Que l'eau manque à ma soif, et l'amour à ma vie!

Le comte JULES DE RESSÉGUIER.



## LE BOIS DE BOULOGNE.



Vous êtes-vous arrêté quelquefois, flâneur que vous êtes, au milieu de cette longue avenue, bordée d'arbres poudreux, qui conduit de la place Louis XVI à l'arc de triomphe de l'Étoile? Vous savez, cet éternel arc de triomphe que les rois ont posé à l'entrée de la grande ville, pour témoigner combien l'homme est petit, et combien les trônes durent peu. Si vous vous êtes arrêté là, un dimanche, par exemple, et si vous aviez l'esprit libre de soucis et d'affaires, et si